

MUSIQUE

L'Art et la Guerre. — La reprise des grands Concerts n'a pas été brillante. C'est une vieille habitude que l'état actuel des choses et des ressources musicales ne pouvait qu'empirer. Le premier se signalait par la réapparition du nom de Beethoven sur l'affiche, et l'événement a passé, ma foi ! comme une lettre à la poste. L'ovation dont on salua M. Chevillard ne différa guère des manifestations coutumières à son retour annuel au pupitre. *L'Eroica* fut applaudie chaleureusement, mais ni plus ni moins qu'autrefois. Trop, cependant, pour la façon dont elle fut exécutée. On s'aperçoit à l'excès que le front nous enlève la fleur des éléments de nos orchestres. Quant à la *Symphonie Fantastique*, qui ouvrait la séance sous le bâton de M. Gabriel Pierné, elle fut littéralement massacrée. Pourtant on l'applaudit aussi. En revanche, on accueillit fraîchement une courte composition, signée Claude Debussy à la stupeur de tous, intercalée entre les deux pièces de résistance sous cet intitulé pompeux : *Berceuse héroïque pour rendre hommage à S. M. le roi Albert I^{er} de Belgique et à ses soldats*. Ce tout petit morceau, qui entremêle avec une rare insignifiance des fragments du Chant du Départ et de la Brabançonne, avait toutes les allures d'une mystification que soulignait fâcheusement son titre. Si ce fut une plaisanterie, elle était au moins déplacée ; si non, le cas serait plus grave, et vraiment inquiétant. D'autre part, au Trocadéro, dans une cérémonie dédiée à la mémoire de Miss Cavell assassinée, on entendit du Gluck, que M. Vincent d'Indy fit inscrire au programme. Plus tard, on eut aussi la *Pastorale*, des *Ouvertures* de Beethoven et de Mozart. Ces velléités sont louables, mais combien timides encore ! Pourquoi faut-il qu'à cet égard nos ennemis nous humilient par leur exemple ? Depuis le commencement de la guerre, ils n'ont pas cessé de jouer du Berlioz, ni de représenter le répertoire des alliés sur leurs théâtres. Outre *Hamlet*, *Jules César* et la *Tempête* de l'anglais Shakespeare, on y donne entre autres *Carmen*, *Mignon*, les *Contes d'Hoffmann*, le *Bal Masqué* d'Auber, le *Postillon de Lonjumeau*, la *Juive*, *Madame Butterfly*, *Aïda*, la *Traviata*, le *Trouvère*, *Guillaume Tell*, et même *Orphée aux Enfers*, non de Gluck, mais de Crémieux et Offenbach. Si la salade n'est évidemment pas du meilleur goût, elle témoigne du moins d'une indéniable liberté d'esprit. Un célèbre chef d'orchestre allemand s'est même offert la fantaisie de diriger en Amérique un concert entièrement composé d'œuvres de M. Saint-Saëns. Celui-ci ne comprendra probablement jamais tout l'orgueil méprisant de ce geste, qui aurait pu être le nôtre. Si Wagner eût été Français, il est infiniment vraisemblable que ses chefs-d'œuvre n'auraient pas disparu un instant des scènes

d'outre-Rhin. Ici, pour les ravoir rien qu'au concert, nous devons attendre sans doute que ceux qui reviendront du front, éclopés ou mutilés peut-être, les réclament avec vivacité, ainsi qu'ils en ont l'intention bien formelle. Et quand ils arriveront exiger « du Wagner », la croix de guerre sur la poitrine, scandant leur volonté au rythme « des lampions » sur la basse obstinée des coups de leurs béquilles, on verra ce que MM. Saint-Saëns et Masson trouveront à leur répondre. Il est piteux que les élucubrations de ces deux personnages et de leurs congénères académiques semblent avoir chez nous suffisamment d'influence pour qu'on *n'ose pas* transgresser leurs défenses grotesques, malgré l'acquiescement évident et même l'impatience du public mélomane. Il est triste, auprès de tant d'héroïsme militaire, de devoir constater une veulerie civile telle que l'intelligence s'incline désormais muette et résignée devant ce qu'elle sait inepte. Grâce à une poignée de primaires braillards, nous subissons la tyrannie de la Bêtise trépidante et vociférante. Il paraîtrait que M. Frédéric Masson a recommencé des siennes, dans *le Gaulois* cette fois. Il y a quatre ou cinq mois, il aurait terminé un article fulminant contre les Français wagnériens par ce verdict : « S'ils sont inconscients, qu'on les enferme ; s'ils sont conscients, qu'on les fusille. » Si le fait est exact, comme on me l'assura, il serait temps de procéder à l'examen mental de cet individu. La misère est que son gâtisme avéré ne tranche nullement sur le ton des journaux où s'imprime sa prose. Certains de nos grands quotidiens sembleraient souvent rédigés à la Salpêtrière ou aux Petits-Ménages. Ainsi qu'on l'a pu voir par les extraits qu'en a cités le *Mercure*, la presse italienne a relevé cet état lamentable de la nôtre, ce marais d'ignorance, de fanfaronnade, d'enfantillage ou de sénilité où pataugent nos folliculaires agités. On voulait espérer quelque lassitude à la longue dans cet entêtement à ridiculiser le peuple « le plus spirituel de la terre », dans cet affolement de matamores ou de mouches du coche, qui contraste si indécentement avec le sang-froid de notre population et la vaillance simple et résolue de nos soldats. Mais, si cet affolement n'est, en réalité, que superficiel et factice, il semble que la contagion s'en répande chez la plupart des gens en vue. Parmi ceux qui écrivent ou s'expriment publiquement, il en est peu qui ne revêtent ipso facto, inconsciemment peut-être, une attitude, qui ne versent dans une emphase empoulée dont la surenchère fatale aboutit à d'étranges aberrations. On en eut récemment une preuve nouvelle. Depuis août 1914, les revues musicales ont suspendu leur publication. Trois non mobilisés, MM. Charles Hayet, Francis Casadesus et Ernest Brodier, ont eu l'idée d'en fonder une dans le but de « constituer un document historique du mouvement de l'art musical, des travaux, projets des compositeurs, artistes, directeurs de scènes lyriques et de concerts symphoniques »

durant les hostilités. Rien de plus licite, assurément, que de telles préoccupations. On pourrait même les souhaiter plus larges et d'une ambition plus haute. Elles ne seraient point superflues. Les premiers numéros de *la Musique pendant la Guerre* relataient quelques interviews ou correspondances qui projettent des clartés plutôt troublantes sur la mentalité actuelle de maints compositeurs. M. Paul Dukas est à peu près le seul qui montra, dans la circonstance, pondération, bon sens et dignité. M. Saint-Saëns reçut les interrogateurs à la manière d'un hérisson roulé en boule. Il leur conseilla vertement de renoncer à leur dessein, d'envoyer leur argent pour les blessés et « d'écrire dans les grands journaux ». Et il leur fit la déclaration que voici :

J'ai refusé d'écrire le ballet que je m'étais engagé à donner à Monte-Carlo. Je ne puis chanter lorsque la France souffre. Pour moi, la France avant tout, la musique ensuite, et si, pour qu'elle sorte immédiatement victorieuse de cette horrible guerre, il suffisait que je m'engage à ne jamais écrire une note de ma vie, je briserais ma plume avec joie.

Il est malheureusement trop probable que la victoire nous coûtera des sacrifices plus cruels que celui de la plume de M. Saint-Saëns. La charité invite à ne point insister : passons. M. Gustave Charpentier, « Membre de l'Institut », lui aussi, s'effara tout d'abord : « Travailler, dites-vous, composer, bâtir une œuvre nouvelle ?.. J'avoue n'avoir pas songé une minute à faire de la musique. » Il est vrai que cela ne le change pas beaucoup d'avant la guerre. Et M. Charpentier bifurqua tout de go dans le panégyrique de... *Mimi Pinson*, laquelle « n'a jamais été aussi heureuse de savoir chanter », car « ses chansons font baisser la température des typhiques ». A la vérité, elle les chante « après le bain du soir des malades ». M. Messager, quoique avec plus de flegme, n'en renonce pas moins pareillement à son art : « Le temps n'est pas propice au travail. La pensée est ailleurs. Il y a trop de douleurs autour de nous. » Le spectacle en devint sans doute insupportable à M. Messager, car l'interviewer nous apprend que, depuis cette conversation, « il s'est embarqué pour l'Amérique ». Quant à M. André Gédalge, il fut épique :

Je ne pense à aucune musique. Nuit et jour, depuis un an, j'entends à l'horizon gronder la bataille. Si j'étais en état de penser à autre chose qu'à ceux qui, plus heureux que moi, sont dans la fournaise, je voudrais écrire *la Marseillaise*. Malheureusement pour moi, elle a été déjà écrite : en tout cas, comme musique, je n'entends, je n'écris, je ne comprends qu'elle.

Zimbadaboum ! Et allez donc ! On augure pourtant que M. Gédalge continue à dormir dans son lit, à déjeuner et à dîner dans des assiettes, et peut-être à fumer sa pipe après le pousse-café. On aimerait à contempler sa mine si, commandant une entrecôte aux pom-

mes à sa cuisinière, celle-ci lui répliquait tout net : « Moi, Monsieur, en fait de cuisine, je ne comprends que le rata servi dans des gamelles. » L'héroïsme est à bon marché alors qu'il ne s'agit que d'aligner des phrases redondantes, tout en restant plus ou moins le dos au feu et le ventre à table, en vaquant par ailleurs à ses occupations ordinaires. Et nul de ces messieurs n'a garde d'en omettre aucune, on peut en être sûr, sauf précisément celle à quoi les convierait plausiblement, sinon peut-être leur génie, du moins leur situation. Il semble qu'ils aient honte d'être, à tout le moins par profession, des artistes. Ils ont peut-être lu naguère ce *proprio motu* de M. Edmond Haraucourt dans *le Journal* :

En ce temps-ci, il n'y a plus d'artistes, sinon parmi les bons tireurs... Notre production est un luxe de paix, et la France est en guerre ; nous étions somptuaires, et, de ce fait, notre mission est suspendue, notre rôle annulé, notre maîtrise surannée... *Faites n'importe quoi, excepté de l'art*. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y en a jamais eu, et il y en a moins que jamais... Foin de nos vanités, mais ayons l'orgueil de nous rendre utilisables ! Je vous jure que je balaierais les rues, si on m'y invitait, et sans dépit, sans dégoût, sans révolte, sans regret, fier de ramasser le balai qu'un gars a laissé là pour descendre dans la tranchée. Si on me réquisitionnait pour décharger des camions ou brouetter du fer, je sens que j'en pleurerais de joie...

« Qui veut faire l'ange fait la bête », opinait un « Français de France » qui s'appelait Blaise Pascal. On n'eut jamais tant d'occasions de s'en convaincre. Cependant M. Haraucourt n'a pas tout à fait tort : « si on le réquisitionnait », il n'aurait qu'à obéir tranquillement — ou même en « pleurant de joie », s'il le préfère. Au surplus, qui l'empêche, s'il en a tant envie, de s'embaucher parmi les braves fonctionnaires municipaux qui expédient tous les matins la toilette des rues et ruisseaux de notre capitale sans en être plus « fiers » pour ça ? Il ne lui était pas impossible non plus, si sa santé le lui permet, de se procurer le prétexte de verser de si douces larmes. Il n'avait qu'à s'engager, comme d'autres, dont un de nos plus grands musiciens, d'âge territorial, réformé pour « défaut de poids » et trois fois refusé aux révisions successives, qui finit par se faire pistonner pour... être pris, et y réussit. Sans se servir de son mouchoir autrement que pour se moucher, il a réalisé le rêve de M. Haraucourt, et conduit aujourd'hui un camion automobile transportant munitions et explosifs, poste qu'un récent accident révéla n'être pas sans danger. L'artiste ici, silencieusement, a choisi ce qu'il estimait son devoir, et sa décision emporte le respect. Mais ceux qu'on ne « réquisitionne » pas et qui, pour des raisons à priori légitimes, ne se réquisitionnent pas eux-mêmes, n'auraient-ils point d'autre devoir, s'ils sont artistes, que de s'épandre en déclamations boursoufflées, en écœurantes jéré-

miades ? M. Haraucourt n'est pas encore de l'Académie. S'il n'y a pas là qu'un oubli, c'est une iniquité inqualifiable. Mais il en sera, c'est certain. Aussi est-on un peu ébouriffé de le voir lancer des décrets sur les choses de l'art. Aussi, par contre, ne se sent-on guère étonné de la conception qu'il s'en fait. L'art, à son avis, est « somptuaire » ; il serait un produit « de luxe », sorte de bibelot de la foire aux « vanités ». C'est un signe des temps qu'une opinion semblable puisse être proclamée sans vergogne par quelqu'un tenant une plume. Nous vivons depuis un demi-siècle dans une ère de mercantilisme avide et dément qui, au rebours de ce que voulait Stuart Mill, au lieu de « subordonner la production à l'homme », subordonne l'homme à la production, et dont l'arrogante sottise en impose au vulgaire par la monstruosité de ses résultats matériels. Et cette folie d'affaires, laquelle, au fond, est la cause initiale du cataclysme où se débat le monde civilisé, en même temps qu'avili l'être humain, semble avoir ravalé peu à peu tout idéal à sa mesure. On parle couramment de retour à « l'état normal », mais en n'entendant par là que l'économique, celui de l'industrie et du commerce, et en en excluant quasi-naturellement, et même avec affectation, ce qui, selon Chateaubriand, constitue le brevet d'immortalité de l'homme, et le distingue des autres créatures. Parce qu'un hystérique avarié, un dégénéré simiesque, une bande de junkers, de reîtres, d'agrariens, d'armateurs et de trafiquants accapareurs ont déchaîné cette guerre européenne fratricide où les peuples depositaires de la culture et de la civilisation humaines s'entretuent, il faudrait que l'expression suprême de toute culture et civilisation, l'art, se cachât honteusement, tandis que désormais la raison sociale de la France serait « Potin, Paquin, Dufayet et les Successeurs de Chauchard ». Et on brode ce thème inconscient de divagations d'énervés. Trêve de niaiseries tout de même ! De ceux qui ne sont pas au front ou employés à la défense, chacun à sa place, sans doute, et à sa tâche pertinente. Est-il si difficile à M. Gédalge de faire tout bonnement son cours de contrepoint et de fugue au Conservatoire aussi « normalement » que sa servante lui confectionne son souper ? Que M. Charpentier mimipinsonne, que M. Haraucourt balaie, s'il leur plaît. Que M. Messenger s'en aille en Amérique, M. Saint-Saëns aux Canaries et M. Masson à la douche. L'industriel à son usine et le marchand à son comptoir, c'est entendu. Mais l'artiste, où et quand que ce soit, sert son pays à sa manière, et qui est la plus noble de toutes. Il ne faut pas laisser dire que l'art est un objet de « luxe », un divertissement « vaniteux ». L'art est la plus haute fonction humaine, la faculté propre de l'homme, celle qui n'appartient qu'à lui, et dont, loin de rougir jamais, il doit être orgueilleux de ressentir en soi la force incoercible et l'exercice imprescriptible. Ce serait un bien pau-

vre artiste que celui qui pourrait, ainsi qu'on ouvre ou ferme un robinet, régler le flot de son inspiration au gré des contingences, et c'est un piètre sire celui que celles-ci, si terribles soient-elles, sont capables d'affoler comme un enfant, de paralyser comme un malade ou de démoraliser comme un lâche. Il y a deux mille cinq cents ans, sévit durant vingt-sept années une autre guerre fratricide, guerre atroce entre toutes, elle aussi, où les vaincus étaient égorgés ou faits esclaves, et qui faillit anéantir Athènes. C'est pendant cette guerre du Péloponèse que Sophocle, y compris *Œdipe Roi*, produisit tous les deux ans jusqu'à sa mort une trilogie accompagnée parfois d'un drame satyrique; que se place, sauf *Alceste* et *Médée*, l'œuvre entier d'Euripide, à côté des deux tiers au moins de celui d'Aristophane. Et de cette lutte barbare pour une hégémonie économique et politique, que subsiste-t-il aujourd'hui, en dehors d'un fatras de dates où s'embrouillent les gosses à l'école? Il ne reste que de radieux chefs-d'œuvre, en apparence indifférents, et qui nimbent à tout jamais le nom d'Athènes disparue d'une gloire intangible. Dans le patrimoine d'un peuple, combien de ses victoires pèsent autant que ses chefs-d'œuvre? Bien peu, et celles-là seulement, comme sera la nôtre, qui, en sauvant le génie de sa race, ont garanti précisément l'existence de ces chefs-d'œuvre. Mais que valent Azincourt et Trafalgar auprès de *Macbeth* et d'*Hamlet*, Rosbach et Sedan auprès de *Faust* et de *Tristan*, Iéna, Wagram et Austerlitz auprès de *Pantagruel*, de *Candide* et de *la Chartreuse de Parme*? Qu'importe à l'heure qu'il est, auprès d'un tableau du Titien, tout le commerce de Venise, sa domination sur les mers et l'or qu'elle entassa jadis? L'artiste qui crée son œuvre travaille avant tout autre au salut de sa patrie dans les siècles, car à son immortalité. Qu'il n'en abdique pas l'orgueil. « La beauté est une si grande et si auguste chose que des siècles de barbarie ne peuvent l'effacer à ce point qu'il n'en reste des vestiges adorables », a dit notre Anatole France. Mais la beauté fait mieux encore. La barbarie ne prévaudra jamais contre elle. C'est elle qui en efface les vestiges, qui en annule les stigmates et l'opprobre, qui en raie jusqu'au souvenir : elle seule en absout l'humanité.

JEAN MARNOLD.

ART

Quelques tableaux et sculptures (galerie des Indépendants, rue de la Boétie). — Tableaux du Nord et de Belgique (galerie Danthon). — Peinture de guerre. — M. Fouqueray (galerie Devambez). — Faïences et tôles peintes de M^{lle} Zillhardt (Delvaux). — Verreries de M. Sala (galerie Druet). — M. Gustave Coquiot : *Rodin*; Bernheim-Jeune.

La **Galerie des Indépendants**, rue de la Boétie, est un des rares endroits de Paris où l'on ait pu, ces temps derniers, au cours